

Georges
Sonnier

EIGER

ROMAN

ALBIN MICHEL

402
3/78

Eiger

16042

40791

Ouvrages
de
GEORGES SONNIER
aux
Éditions Albin Michel

OÙ RÈGNE LA LUMIÈRE

TERRE DU CIEL

UN MÉDECIN DE MONTAGNE
roman

LE COMBAT SINGULIER
roman

LA MONTAGNE ET L'HOMME

chez d'autres éditeurs :

MEIJE
récit, André Wahl, éditeur, Paris

LE SECRET DES SOURCES
Éditions F. Lanore, Paris

Georges Sonnier

EIGER

Roman

AM

Albin Michel

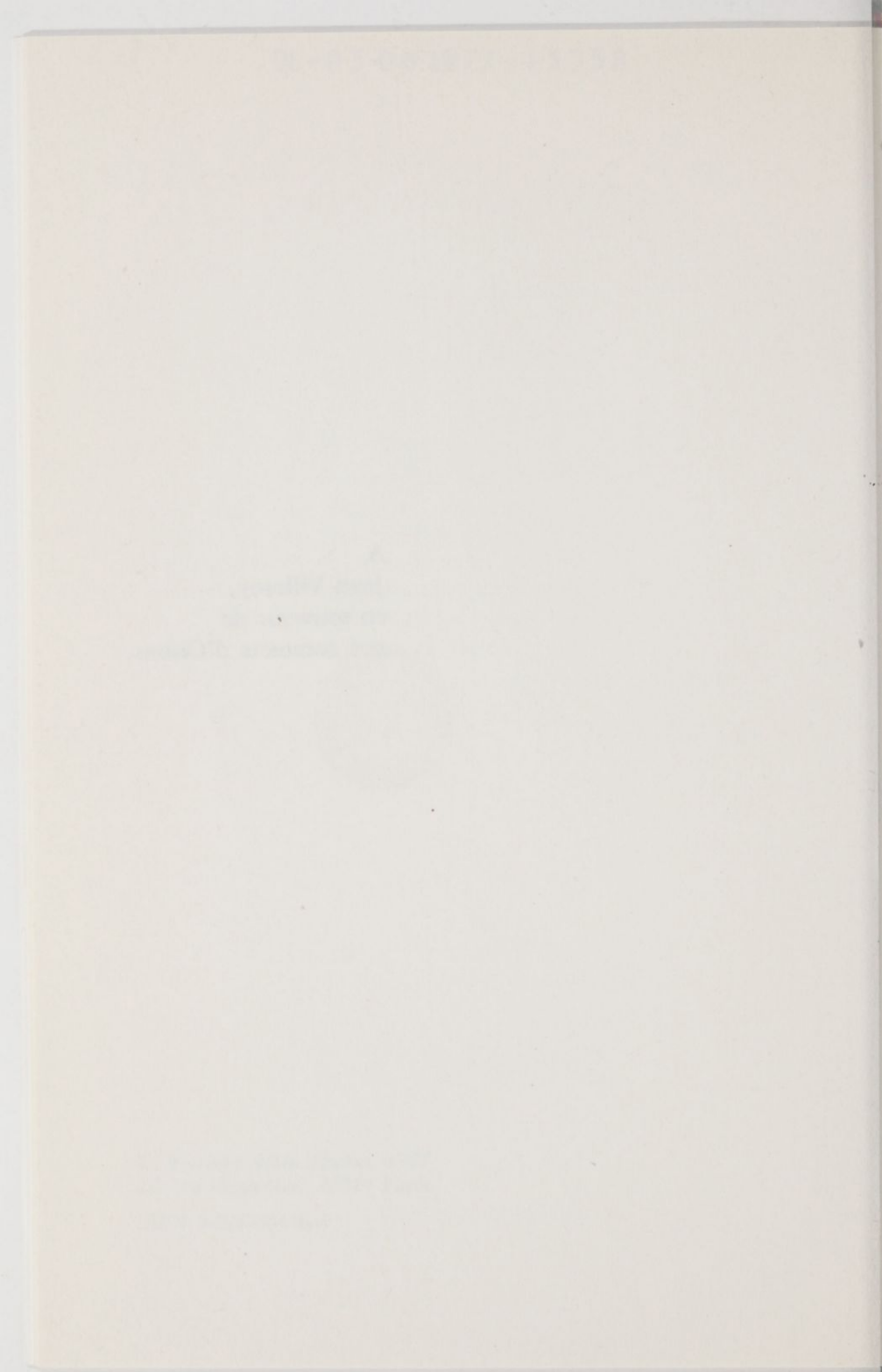
DL-03-06-1977-13358



© Éditions Albin Michel, 1977
22, rue Huyghens, 75014 Paris

ISBN 2-226-00456-4

A
Jean Villeroy,
en souvenir de
nos sommets d'Oisans.



« Chacun des grains de cette pierre, chaque éclat minéral de cette montagne pleine de nuit, à lui seul, forme un monde. La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme. Il faut imaginer Sisyphe heureux. »

(Albert CAMUS, *Le Mythe de Sisyphe*.)

THE
JOURNAL
OF
THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND
VOLUME 18
PART 1
1888

I



Un instant plus tôt, il y avait encore de la terre, de l'herbe; toute la continuité de la pente qui, d'éboulis en pâturage, descendait vers la douce vallée des hommes. Et ici, brutalement, c'était la rupture. Un seul pas suffisait pour changer d'univers : au-dessus de Renaud, qui avait touché de la main la pierre froide, s'enlevait un mur de roche et de glace nues de deux kilomètres de haut. L'Eigerwand.

Eigerwand... La plus célèbre face nord des Alpes, et la plus meurtrière. Dans les années trente, elle passait pour inaccessible. S'y attaquer était une entreprise folle, désespérée. Des hommes se trouvèrent cependant pour l'oser; et beaucoup moururent, car dans la paroi gigantesque une retraite était quasiment impossible : il fallait vaincre ou périr. Jalonnée de tragédies, la lutte implacable dura des années et huit alpinistes y laissèrent la vie. En 1938 enfin, quatre hommes passèrent : ils formaient au départ deux cordées séparées, et concurrentes; mais la tempête survenant les avait décidés à unir leurs efforts pour survivre et pour vaincre. Ils avaient, en quatre jours de lutte indicible, accompli le plus surhumain exploit de toute l'histoire de l'alpinisme.

*

A l'heure même où il s'engage, en gravissant les premiers mètres de la paroi, Renaud se demande pourquoi il est là : ce qu'il vient y faire, quelle force l'a poussé. Questions qu'il ne cesse de se poser vainement. Qu'il réussisse ou échoue, l'aventure elle-même lui apportera-t-elle une réponse?

Presque partout ailleurs dans les grandes Alpes, une lente marche d'approche introduit à l'ascension. De la vallée au point d'attaque, les étapes rituelles de son déroulement — la forêt, l'alpage, la zone d'éboulis ou de moraine, le glacier, le névé qui se redresse jusqu'à la rimaye — ménagent le passage progressif à l'extrême âpreté de la haute montagne. Ainsi n'en est-on point surpris et se sent-on prêt, le moment venu, à l'affronter. Ici, au contraire, la discontinuité était totale, il n'y avait pas de transition entre la pente et le mur, entre l'herbe et le roc, entre les domaines de la vie et le royaume froid de la mort. Isolé, tel un bastion avancé fiché dans les prairies fleuries de la Scheidegg, le gigantesque Eiger représente à lui seul le monde entier de la haute montagne, il en possède tous les attributs et en recèle tous les pièges.

*

Quatre heures en juillet... Le jour qui se lève blanchit rapidement la montagne. La roche émergée de la nuit se fait grise. Le ciel sombre pâlit, avant de se colorer de teintes encore douces. L'aube... Renaud et Vincent seraient partis deux heures plus tôt, s'ils avaient déjà connu la base de la face. Mais ils l'abordent pour la première fois et n'ont eu le

temps la veille, à partir de leur bivouac, que d'en reconnaître et d'en repérer le point d'attaque. La rapidité plus grande de leur progression à la lumière du jour, le moindre risque d'erreur dans le choix de l'itinéraire doivent leur permettre de compenser une partie de ce retard.

Vincent est en tête. C'est lui qui conduira la cordée dans le rocher, et Renaud sur la neige ou la glace : à chacun sa spécialité. Mais pour l'instant, il n'y a pas de cordée du tout : la corde ne sert qu'à la condition expresse de progresser l'un après l'autre et de s'assurer mutuellement. Faute de quoi, elle est non seulement inutile, mais dangereuse, puisque la chute d'un seul entraîne à peu près fatalement celle de toute la cordée. Or, dans le terrain relativement facile encore où se trouvent les deux alpinistes, l'escalade simultanée permet sans grand risque de gagner un temps précieux; et la rapidité elle-même, dans une course aussi longue, est un facteur de sécurité.

« On ne s'encorde pas », a donc dit Vincent — affirmation plus que question. Et Renaud a approuvé.

Cela ne signifie pas, bien sûr, qu'ici on ne *pourrait* pas tomber : on y parvient toujours assez et, dès maintenant, la matière (en l'occurrence, le vide) ne manque pas. Simplement, il ne *faut* pas tomber, il n'y a aucune indulgence à attendre de la montagne. Sécurité immédiate contre rapidité (c'est-à-dire, en définitive, sécurité à terme) : c'est un choix à faire. L'extrême difficulté de l'entreprise et, par conséquent, l'extrême qualité qu'elle exige de ceux qui la tentent, dictaient la réponse.

*

Il y eut, dès le départ, une dalle. Elle n'était pas très difficile, mais tout de même, il fallait prêter attention, faire un

effort. Renaud pensa à un passage du Requin, qu'il avait fait avec Vincent, entre deux jours de pluie.

« Les Plaques! cria-t-il.

— Les Charmoz », répliqua Vincent, qui décidément pensait à autre chose.

Bon, se dit Renaud, cela ne ressemble donc ni à l'un ni à l'autre. Pourquoi d'ailleurs chercher toujours des comparaisons? Pour se rassurer par la médiation d'un élément familial? Mais de toute façon, ni le souvenir des Charmoz, ni celui du Requin ne leur seraient bientôt plus d'aucun recours.

L'escalade du socle ne présente pas de difficulté particulière. Elle se déroule sur une succession de gradins éboulés, de petites vires ou de terrasses à peine marquées, séparés par des portions de pente raides, couvertes de cailloutis, de gravier instable. Terrain glissant, peu sûr, où malgré l'absence d'obstacles véritables, l'attention ne peut se relâcher un seul instant : là précisément serait le danger. Renaud n'aime pas ce type de demi-escalade, sans intérêt et sans franchise. Passe encore de tomber dans un beau corps à corps; mais là... L'accident n'est acceptable que s'il n'est pas stupide, mais à la mesure d'un grand risque assumé. Renaud a hâte de se trouver vraiment engagé dans la lutte, aux prises avec un de ces passages fameux dont les noms résonnent comme des noms de bataille et où il est permis, décemment, de tomber. L'unique avantage de cette première phase, tout compte fait fastidieuse et presque décevante, tient à la rapidité qu'elle autorise. Or, dans toute ascension de grande envergure, et spécialement à l'Eiger (indépendamment d'ailleurs de la difficulté, mais du seul fait de la lassitude, de l'usure physique), l'allure diminue de façon constante; quand la progression générale vient à se ralentir, elle ne peut jamais plus retrouver son rythme initial. Leur élan avait porté certains en un seul jour aux deux tiers de la muraille; et il leur en avait ensuite fallu plusieurs pour atteindre le sommet. Ainsi, chaque heure

gagnée à la base se multiplie d'elle-même au fur et à mesure de l'ascension; et il lui correspond non pas une, mais trois, quatre, cinq heures gagnées dans la paroi terminale; peut-être davantage; peut-être une nuit de bivouac épargnée ou une décisive journée de tempête. Peut-être la vie. Il faut partir très vite. Renaud et Vincent le savent, et c'est ce qu'ils font. Le vide, sous eux, se creuse déjà. Trois cents mètres? quatre cents? La tente de Vincent apparaît dans les prairies comme une minuscule tache blanche. Les alpinistes grimpent depuis une bonne heure et demie. La paroi se redresse constamment et ils ne tarderont pas à aborder la zone où elle devient rigoureusement verticale.

Renaud doit, pour la voir, renverser entièrement la tête. Sombre, elle bouche le ciel et pèse de toute sa masse écrasante. Dans un prodigieux raccourci de perspective, on n'en peut distinguer qu'un ensemble complexe de bombements, de ravines surplombantes où luit par endroits l'œil froid d'un glacier. Comment peut-on oser s'attaquer à un tel mur? Renaud chasse cette pensée, qui n'est plus de mise.

*

On a fait plus de cent ascensions, dont certaines comptent parmi les plus difficiles des Alpes : la face nord du Piz Badile, celles des Grandes Jorasses, du Cervin, les faces nord et ouest du Dru, bien d'autres encore. On a fait une bonne dizaine de premières, réputées impossibles. On est un des meilleurs alpinistes de son pays, et peut-être de son époque. On pourrait donc s'estimer satisfait. Mais justement, il y a encore une montagne — cette montagne qui n'est pas comme les autres; qui, seule, est différente de toutes les autres. La plus gigantesque. La plus redoutable. Cependant, des alpinistes l'ont

affrontée, qui eux aussi étaient parmi les meilleurs des meilleurs. Il faut donc y aller aussi. Elle a déjà été vaincue, ce ne sera plus une première? Qu'importe! La question n'est même plus là : il s'agit en réalité d'affronter la plus grande épreuve, la plus surhumaine — une sorte de jugement de Dieu, et comme un devoir obscur auquel on ne saurait se dérober. Après seulement, on aura le droit d'être en paix avec soi-même. Alors on part, sans joie, vers cette montagne : c'est l'heure de l'Eiger.

*

Le problème s'était posé de la même façon pour Vincent et Renaud, habitués depuis de longues années à faire équipe. Ils avaient ensemble atteint à la plus grande maîtrise, remporté leurs plus belles victoires. Capables l'un comme l'autre de passer partout, ils se complétaient à merveille, en ce que Renaud préférait la neige et la glace, Vincent le rocher, et que chacun à son tour menait la cordée, sur son terrain de prédilection. On ne les voyait guère en montagne l'un sans l'autre.

Le nom de l'Eiger avait à peine été prononcé. Il s'agissait plutôt d'une idée qui s'était insinuée en eux et y avait mûri silencieusement, jusqu'au jour où la décision s'était formée d'elle-même, celle de chacun se fortifiant de l'autre. Il n'y avait eu ni doute, ni discussion; l'accord était presque tacite. L'hiver qui avait passé sur lui n'avait pu que l'approfondir. Il y avait eu, ensuite, tout un temps de préparation matérielle et d'entraînement physique — comme si l'on pouvait s'entraîner pour l'Eiger!... Il s'agissait surtout de se souvenir de tout ce qu'on avait appris en montagne; et d'être au mieux de sa forme, l'endurance et la volonté devant, durant l'ascension, l'emporter sur les qualités purement techniques. Faisons-nous pierres vives, pensait parfois alors Renaud : devenons aussi

durs que cette montagne sans merci. Devenons Eiger! Son ami et lui avaient au printemps réussi ensemble quelques grandes courses mixtes, en conditions encore presque hivernales. La seule question qui se posait était pour eux celle de la date : se lanceraient-ils dans l'Eiger en début ou en fin de saison? Ce fut la montagne elle-même, ou plutôt le temps, qui se chargea d'apporter la réponse : à Chamonix, où ils se trouvaient dès les premiers jours de juillet, il faisait continûment beau; et les renseignements provenant de Suisse centrale faisaient état de conditions et de prévisions météorologiques exceptionnelles. Le matériel des alpinistes étant prêt, ils décidèrent de partir aussitôt, à tout hasard. Selon les circonstances, il pourrait s'agir soit d'une tentative, voire d'une simple reconnaissance, soit de l'assaut véritable. Le lendemain, ils étaient à Grindelwald.

*

Renaud n'avait encore jamais vu l'Eiger. Il avait tout lu sur lui, il en avait la connaissance théorique la plus précise, la plus complète. Mais il ne l'avait jamais vu. C'était ainsi. Et cette montagne, la plus redoutable de toutes, était pour lui quelque chose d'abstrait. Plus qu'à la réalité, elle appartenait à une mythologie. Lorsqu'elle lui apparut pour la première fois, il la reconnut aussitôt, comme si depuis toujours elle lui eût été familière. Mais en même temps, il lui fallut faire effort pour superposer cette vision de la montagne, d'une précision presque cruelle, à l'imagination idéale qu'il en avait si longtemps et exclusivement nourrie. Cet étrange sentiment de surimpression ne devait s'effacer que peu à peu.

La muraille était luisante et noire. Et Renaud, qui ne l'aurait pas crue aussi effrayante, savait très bien ce que cela

signifiait : la chaleur précoce des semaines précédentes avait fait fondre partout la neige, la paroi était aussi sèche que possible. Mais il n'y a pas, à l'Eiger, de conditions idéales; on n'y a, en tout état de cause, le choix qu'entre des inconvénients différents. Charybde ou Scylla... Dégagés de verglas, les rochers seraient plus faciles. En revanche, les trois névés médians et le glacier suspendu de l'Araignée seraient de glace vive. Mais surtout, les chutes de pierres si nombreuses dans cette face (dont elles constituent, avec le mauvais temps, le danger principal) se multiplieraient de façon redoutable. Il fallait en prendre son parti. Il n'y a pas, il ne pourra jamais y avoir à l'Eiger d'ascension heureuse. Si inespérément bien (et ce « bien » est, en l'occurrence, extrêmement relatif) qu'elle se passe parfois, par exception, l'ascension de l'Eigerwand est en elle-même un drame de chaque instant.

*

Les dernières semaines, et plus encore les derniers jours d'attente avaient été pénibles. Renaud, qui souhaitait et redoutait en même temps cette épreuve du feu, avait grand-hâte de se trouver plongé dans l'action violente, qui seule tranche, délivre une fois pour toutes de l'hésitation ou du doute. Il y pensait constamment. Jamais il n'avait éprouvé cela. Et à ce signe il comprenait que l'Eiger est décidément une montagne *différente* : il y a la montagne — toutes les montagnes —; et il y a l'Eiger, terrible et singulier dans sa solitude.

Lorsque enfin il fut arrivé en vue de lui, il le jugea plus impressionnant encore qu'il ne l'avait imaginé. Mais, comme il avançait vers la face, il lui vint à l'esprit que cet aspect redoutable provenait surtout de son relatif éloignement. Il

fallait cesser de considérer l'ensemble de cette masse écrasante, pour en scruter un à un les passages. Pris isolément, ceux-ci n'avaient pas plus d'expression que chacun de ces traits anonymes dont l'assemblage forme un visage, avec sa personnalité. Ainsi dépouillés d'hostilité, ils se réduisaient à ce qu'ils étaient en réalité : un simple problème physique à résoudre. En face de cette montagne par trop menaçante, il fallait en venir à abolir en soi tout sentiment. Renaud s'y appliqua. Il savait qu'il devait ici se méfier de son imagination, et même de la littérature qui, à travers une histoire exceptionnellement dramatique, avait nimbé l'Eiger d'une aura maléfique. Par son expérience alpine générale comme par sa préparation morale à la grande aventure, Renaud s'était cru prémuni contre tout effet de surprise; et cependant la surprise avait eu lieu, et même elle avait eu barre sur lui. Ce premier moment passé, il s'efforça de la désarmer par la simple accoutumance de son regard et de son esprit à la muraille démesurée. Sans doute est-ce là ce que l'on nomme communément la force de l'habitude, celle qui permet à l'homme d'affronter et de vaincre des difficultés inouïes, simplement parce qu'il a cessé de les voir et de les ressentir comme telles. C'est dans cet état d'esprit que Renaud accomplit toute la marche d'approche. Et à mesure que les pentes sauvages de l'Eiger au-dessus de lui se redressaient, il se tranquillisait.

*

Oh, la douceur des alpages, autour de la Scheidegg et d'Alpiglen, où la veille il s'était étendu! Renaud y penserait plus d'une fois, dans la muraille impitoyable; et il lui suffirait de baisser les yeux pour les retrouver à ses pieds, inaccessible éden.

Ils avaient dressé leur camp à la limite indécise de cette zone, dans l'herbe tendre de l'été. Mais ils se trouvaient déjà sous la masse monstrueuse de l'Eiger, et dans son ombre.

Ils avaient atteint cet emplacement trop tard pour attaquer avant le lendemain. Le jour de répit ainsi imposé, Renaud l'avait en partie passé à se familiariser avec la sombre muraille désormais toute proche. Allongé sur le dos auprès de sa tente, songeur, il la voyait manger la moitié du ciel. Elle ne lui inspirait plus de crainte véritable. Simplement, il avait peine à croire qu'il se trouverait là-haut dans quelques heures.

Dans le courant de la journée, ils avaient poussé une courte reconnaissance, exploré le point d'attaque. Et Renaud s'était étonné de se sentir si peu ému, si détaché. Cela eût pu provenir de l'absence de difficulté de ces prémices. Mais en réalité, il s'agissait d'autre chose. Et tout se passait comme si la suite de l'ascension, celle qu'il aurait à accomplir le lendemain, eût en réalité concerné quelqu'un d'autre. Non pas qu'il envisageât un seul instant d'y renoncer — seul un changement de temps aurait pu l'y contraindre, et la météo restait excellente; au demeurant, il n'était pas seul en cause. Mais il ne se sentait pas encore *engagé*. Réelle ou supposée, cette liberté faisait toute la différence et lui laissait le cœur léger. Lorsqu'ils furent redescendus au camp, en revanche, rétabli dans l'attente le reste de la journée lui pesa. Le soir lui parut sans joie; la nuit qui tombait, chargée de menace. Il ne pouvait s'empêcher de songer à ce que seraient la ou les suivantes. Où se trouverait-il? Dans quelle situation? Renaud savait et mesurait très lucidement à quel point l'aventure dans l'Eigerwand est toujours indéfinie; et qu'on s'y enfonce pour deux jours; ou trois; ou cinq; ou huit — ou pour l'éternité!... C'est à cette heure nocturne de l'attente qu'eût pu se glisser en lui la tentation de l'abandon. S'il avait été seul, du moins. Mais, les pensées de Vincent fussent-elles semblables aux siennes, chacun dans son mutisme se fortifiait de la présence de l'autre

et de sa détermination supposée, qui lui interdisait de reculer. Jamais, à la veille d'une grande ascension, Renaud n'avait connu un énervement aussi profond, qui trahissait à la fois l'anxiété de l'aventure provoquée et l'impatience de s'y trouver plongé. Il se reprochait cet état, sans parvenir à y remédier. A son côté, dans l'ombre, Vincent soupirait et se retournait sans cesse. Mais aucune parole ne fut échangée. Dormait-il? Si courte que dût être leur nuit, le sommeil pour Renaud fut très long à venir.

*

Trois heures... Le réveil, et l'arrachement proche à la douceur de vivre, à la sécurité. L'ombre de la nuit pleine encore se double d'une autre ombre plus compacte et là-haut menaçante : celle de la montagne que l'on s'apprête à affronter; et jamais projet, à cette heure, n'a semblé plus incompréhensible, ni plus déraisonnable; mais l'esprit de l'homme qui s'éveille à peine est trop engourdi pour concevoir la révolte ou le doute; et il se borne à dicter les gestes machinaux du départ, cent fois répétés au pied d'autres parois. Il fait froid, et ce froid accroît l'inconfort; cependant, il convient de s'en réjouir, puisqu'il est le compagnon habituel du beau temps, son signe et presque son garant. On s'efforce de manger et de boire, l'estomac serré à cette heure insolite. Le principal avantage de cette collation mal venue est de retarder le départ de quelques minutes encore, et on s'aperçoit qu'en cet instant on déteste, ou peu s'en faut, l'aventure dans laquelle on va se jeter délibérément (on pense même alors : follement), et tout ce qui vous y pousse. Comme toutes les fois précédentes, et avec plus de vigueur encore, on se promet que celle-ci sera la dernière. Mais tous les recours sont épuisés : on est

prêt; c'est l'heure. Il faut donc partir. Et on part, en effet, d'un pas d'abord incertain, qui ne tarde pas à se raffermir et à retrouver le rythme et l'allant dictés par une longue habitude. La nuit finissante ouvre à l'homme, une fois de plus, les portes de l'inconnu, l'enveloppe, se referme sur lui.

*

Six heures. Il fait à présent grand jour. Sur la gauche, le soleil levant a affleuré la montagne. Tournant autour d'elle, il va délaissier pour longtemps la face nord, où il ne reparaitra que très tard, et très haut dans le ciel. Dans toute son ardeur, il fera fondre alors la glace qui tient soudées entre elles des myriades de pierres en équilibre instable et, par tonnes entières, les précipitera dans le vide. Sa chaleur si douce, et ailleurs bienfaisante, représente ici le pire danger. C'est elle qui met en marche l'implacable mécanisme de la mort. Et il faut souhaiter rester le plus longtemps possible dans l'ombre glaciale, qui engourdit et mord cruellement. Il faut accepter et même désirer de souffrir. La victoire, en montagne, et même la simple sécurité, sont ainsi le fruit de choix constants à faire contre toutes les facilités de la vie courante. Elles vont toujours dans le sens de l'effort, et presque toujours dans celui de la douleur. Vivre dangereusement n'est rien : autant que d'actions hardies, le courage de l'alpiniste se compose d'humbles épreuves, de sujétions consenties et subies. Il est le tâcheron du vide. C'est ce que Renaud se dit en voyant, avec un mélange de regret et de soulagement, le soleil qui commençait à peine d'effleurer la roche voisine, s'en détourner et disparaître derrière une arête. La montagne déjà dorée pâlit, s'éteint, un souffle glacé tombe des régions supérieures. Étrange crépuscule de l'aube!... Au loin, cependant, vers

l'orient, les horizons se colorent de teintes mouvantes. Des fonds vaporeux surgit peu à peu tout un immense paysage de vallées, de plaines et de lacs. Quelle avant-scène! pense Renaud, un instant distrait. Et il sourit, face au grand théâtre de l'univers. Mais il se reprend aussitôt, et repart. Il suit Vincent à peu de mètres et exécute presque automatiquement les gestes d'une escalade facile encore.

Vers la gauche, un profil rocheux se précise. « Le Premier Pilier », dit Vincent. C'est, dans la paroi, le premier passage individualisé. Ici commence l'itinéraire, tel qu'il ressort des récits des premiers ascensionnistes et de leurs descriptions. C'est comme un fil dont on saisit l'extrémité et qu'il faudra se bien garder de perdre, jusqu'au sommet. Car rien n'est plus rigoureux qu'un itinéraire. Sans doute eût-on pu le concevoir autre. Mais dès qu'il a été découvert, et suivi, il se fige : c'est une cristallisation. Toute variante dès lors apparaît hasardeuse, et l'est réellement, puisqu'elle introduit dans l'aventure première, ainsi renouvelée, une aventure inédite. D'où le prestige exceptionnel et justifié des « premières » : le mystère, une fois percé à jour, ne se régénère pas. Certes, chacune des cordées qui suivront celle des initiateurs vivra aussi, à sa manière et selon les circonstances, la découverte et le risque; mais quelque chose d'essentiel s'en sera évanoui, pour jamais. Illusion ou vérité? Le sentiment même de nouveauté absolue ajoute à la « première », indépendamment des dangers et des surprises réels que comporte l'exploration de tout itinéraire.

Renaud sait qu'il faut se tenir à droite du Premier Pilier. L'itinéraire le dit. Mais ce n'est là qu'une confirmation : le chemin est ici clairement écrit dans les lignes de la montagne, c'est un langage de signes idéaux que l'initié déchiffre couramment. Renaud, comme Vincent, le lit sans peine aucune. Si d'aventure ce langage cessait d'être en accord avec l'itinéraire codifié, c'est au premier des deux qu'il ferait confiance, et c'est lui qu'il suivrait. Ce langage se nomme le sens de la

montagne; et c'est effectivement pour l'alpiniste comme un sixième sens, entre tous précieux.

Cheminées et fissures alternent. La difficulté s'accroît progressivement, les efforts nécessaires se font plus durs; le sac gonflé de vivres, de vêtements et de tout un matériel d'escalade et de bivouac paraît soudain plus pesant. Et l'ascension commence à peine!

Si tout va bien, ils espèrent pouvoir « sortir » au sommet demain soir, après une seule nuit passée dans la paroi. Plutôt que d'un espoir, à vrai dire, il s'agit d'un souhait, dont la réalisation suppose la conjonction du maximum d'éléments favorables; alors qu'ils sont à la merci d'un changement de temps, d'une défaillance physique d'un seul d'entre eux, et du moindre incident. Des alpinistes, parmi les meilleurs d'Europe et du monde, ont passé dans la face trois, quatre, et jusqu'à cinq jours. Un sur trois ou quatre de ceux qui ont précédé Renaud et Vincent y ont laissé la vie. Ici, plus que partout ailleurs, toute prévision est vaine et du reste impossible. Renaud et son compagnon ont emporté des vivres pour trois à quatre jours. C'est une quantité au-delà de laquelle les sacs auraient été décidément trop lourds pour les nombreux passages d'extrême difficulté — même si les aliments, très soigneusement choisis, présentent le plus grand pouvoir nutritif pour un minimum de poids et d'encombrement. Si, au surplus, l'ascension devait excéder largement la durée prévue, ce serait le signe de complications si graves que le manque de vivres et le rationnement qu'il entraînerait, deviendraient secondaires : on n'a jamais le temps de mourir de faim, en haute montagne. Le froid, l'épuisement sont plus rapides. Ce serait donc un mauvais calcul, que de compromettre la réussite en se surchargeant inconsidérément. Même si l'alpinisme n'est pas raisonnable, rien n'est plus raisonné que lui; et cette folie-là a besoin, pour s'accomplir, d'énormément de sagesse... A cette pensée, Renaud sourit encore

— intérieurement, cette fois. Et se dit aussitôt qu'il n'aura plus, bientôt, cette ressource ou ce loisir : on en sera aux choses sérieuses. La première « chose sérieuse » en effet ne tarde pas à se présenter, sous la forme d'un petit surplomb barrant la sortie d'une cheminée. Vincent, qui l'a passé sans peine, s'est arrêté au-delà et regarde son camarade l'escalader à son tour. Ce simple détail indique à Renaud qu'avec ce surplomb quelque chose commence. S'il est, dans le rocher, aussi sûr que Vincent, il n'a pas son aisance souveraine, ni sa rapidité. Minime, la différence n'est perceptible qu'à de rares initiés. Mais ni l'un ni l'autre ne s'y trompe. La sécheresse actuelle de la montagne, dénudée de ses neiges, avantagera Vincent.

Son regard, dans cette première empoignade, gêne vaguement et irrite presque Renaud, qui s'évertue; et qui a l'impression d'être, sinon jugé, du moins jaugé par son ami. Cependant, il sait très bien que c'est faux, et absurde. Son énervement léger se traduit par un soupçon de précipitation. Il s'essouffle un peu, son sac le déséquilibre. Il passe néanmoins sans peine. En haut du surplomb, le sourire de Vincent l'accueille et balaie ses injustes soupçons. Tout va bien.

« Maintenant, nous sommes dans l'Eiger.

— Oui. »

En l'espace de quelques mètres, le visage de la montagne s'est transformé, devenu entièrement dramatique et âpre. Finis, les gradins alternés et les vires, séparés par de courts ressauts. La muraille se redresse et se ferme. Toutes les lignes se sont faites verticales. Les préliminaires sont achevés, le véritable engagement commence.

Vincent a pris la corde arrimée à son sac et en tend l'extrémité à Renaud. Ils pourraient encore s'en passer, mais à quoi bon? Un peu plus tôt, un peu plus tard... Renaud la prend et la noue non pas autour de la ceinture, mais sous les aisselles, à l'allemande — méthode qui, en cas de chute, évite

le risque de se retrouver pendu la tête en bas. Vincent fait de même et repart. Tous deux savent que les difficultés et les risques ne cesseront de croître continûment jusqu'à la dernière pente de glace qui mène à l'arête sommitale, multipliés qu'ils seront par le vide de plus en plus profond, par la fatigue de plus en plus grande; et par l'accumulation même des passages surmontés à grand-peine — autant de pièges, de portes verrouillées s'opposant à une éventuelle retraite. Dans toute entreprise extrême de ce genre, l'homme se fait peu à peu prisonnier de sa propre conquête, ce leurre. Et la victoire est d'abord délivrance. Quelques heures encore, et ce ne sera plus cette victoire que Renaud et Vincent seront impatients de toucher au sommet; ce sera, tout simplement, la vie : celle de tous les hommes, qui n'ont pas à chaque seconde à la gagner contre la mort. On ne peut pas vivre toujours dangereusement!

La roche n'est pas rugueuse et franche. Polie par des millions d'années de tempêtes aiguës, d'eaux ruisselantes, de brûlure solaire et de gel alternés, de saisons excessives, elle est devenue lisse, glissante. Ce qui fut angle, tranchant, s'est arrondi. On ne saurait s'y fier. Là où ailleurs on empoigne, il faut ici ruser. Renaud pense avec regret au beau granite du Mont-Blanc, qu'il aime particulièrement. L'Eiger, lui, est une montagne calcaire. Comme les Dolomites. Mais le rocher de celles-ci est coloré, lumineux. Celui de l'Eiger est sombre et triste. Avec Vincent, Renaud est allé à la Civetta, aux Tofane, aux Tre Cime. Il garde de ces escalades un souvenir de légèreté, d'allégresse, jusque dans la difficulté la plus grande. L'élan qui porte aujourd'hui la cordée n'est le fait que de la détermination. Car ici, tout est grave, et pèse.

*

L'esprit de Renaud veille dans la profondeur. C'est un état assez particulier, une sorte de distraction. Les problèmes de l'ascension ne sont pas encore assez aigus pour mettre sa réflexion en éveil, le danger assez instant pour susciter en lui ces sentiments forts que sont l'angoisse ou le regret. Cependant, plongé comme il l'est en pleine action, le loisir ne lui est pas donné de se souvenir ou de rêver; la fantaisie n'a que faire dans cette succession de gestes précis mais sans invention à laquelle il s'applique présentement. On n'est pas sorti d'une certaine routine, où une longue pratique de l'escalade rend celle-ci quelque peu machinale : c'est un devoir de bon élève. Les passages d'extrême difficulté, eux, exigent la mobilisation totale de l'être, corps et âme, et quelque chose qui ressemble à de l'inspiration. On n'en est pas là. Renaud attend la « Traversée », qu'il sait lointaine encore. Ce sera le premier jugement de la montagne; et lui-même s'y jugera.

*

Les longueurs de corde se succèdent. Vincent oblique maintenant vers la droite, sur des roches moins inclinées mais lisses, humides et glissantes par endroits, là où quelque ruissellement se produit en cours de journée. Il faut y prendre garde. Renaud se rappelle qu'en conditions normales, ils auraient dû traverser un petit névé. Mais la montagne est sèche, le névé en question a disparu. Un peu plus loin, de l'eau sourd déjà, goutte à goutte, sur la roche luisante et sombre :

l'altitude est encore basse, et il ne gèle pas. Renaud s'arrête un court instant, colle sa bouche au rocher froid. L'eau de fonte a un goût désagréable de métal et Renaud songe avec regret à la fraîcheur des sources. Il repart.

Le cheminement qui se dessine dans la muraille tourmentée perd de sa rigueur verticale. Il oblique vers la gauche, puis rejoint un système de vires où il sinue capricieusement. Renaud s'est souvent émerveillé de ce qu'en tout point atteint, la montagne la plus inaccessible présente presque toujours le défaut nécessaire à l'alpiniste pour poursuivre sa progression, lui offre un chemin, si difficile soit-il — mais un seul! Et pourquoi, au fait, ce mot de *défait*, péjoratif, profondément ambigu? La seule vertu serait-elle de rester inaccessible? Idée à creuser! pense Renaud. Qui n'en a pas le temps, car il voit se dresser, toute proche au-dessus de sa tête, une puissante masse rocheuse. La base en paraît insurmontable, mais Vincent s'en dirige à présent vers la droite, comme pour contourner l'obstacle. Il s'arrête, regarde en l'air, puis repart, droit à la verticale.

« Le Pilier fissuré... », dit-il.

*

Il y a eu un petit mur, bientôt suivi d'un autre; et Renaud, pour aider Vincent à les passer, lui a fait la courte échelle. Ce n'était pas absolument nécessaire. Ils y gagnaient tout juste un peu de temps, et Vincent y épargnait un peu de force. C'était, sans doute, une solution de facilité. Du moins montrait-elle que la facilité était encore possible, et donnait-elle au second l'impression de faire un peu mieux que suivre, et de participer vraiment à la tâche de son compagnon, frayant la voie.

Maintenant, Renaud est immobile, debout sur une mince saillie, face au vide bleu. Il attend. De combien de ces temps morts n'est pas faite une ascension! La corde rampe lentement sur le roc; s'arrête, repart, s'immobilise de nouveau, animal prudent. Renaud en guette le moindre mouvement; mais elle reste décidément inerte.

« Viens! »

Si Vincent est invisible derrière le ressaut, sa voix, elle, paraît toute proche. Renaud part et la corde se tend pour l'aider à franchir à son tour le muret surplombant. Au sommet de celui-ci, Vincent lui réapparaît. Il est arrêté quelques mètres plus haut. Quelques mètres faciles, que Renaud gravit d'une traite. En tout, une demi-longueur de corde, et Renaud comprend aussitôt pourquoi : Vincent a fait halte sur une petite vire commode, presque une terrasse. Il s'imposait de l'utiliser comme relais.

Vincent repart, sans qu'un mot ait été échangé. Renaud retrouve aussitôt, dans la muraille géante, une solitude qui s'installe et ne le quittera plus guère. Sa position est beaucoup plus confortable qu'elle ne l'était à la base du petit mur. Et, tandis que son attention veille, de façon presque machinale, sur la progression de la corde qui se déroule sans à-coups, il se prend à rêver vaguement. C'est un peu comme si son esprit, déjà lassé de cet univers trop âpre et inhumain, se fût évadé vers d'autres paysages.

En venant de Savoie, l'avant-veille, ils avaient traversé le Valais, remonté la haute vallée du Rhône. Avant la montée du col du Grimsel, Renaud avait remarqué à droite de la route une petite prairie tout enclose de sapins, une sorte de clairière. Il l'avait montrée à Vincent, qui conduisait. Cette prairie n'avait sans doute en soi rien d'exceptionnel. Mais du cadre qui l'entourait, de la douceur devinée de l'herbe verte et drue et d'un filet d'eau qui la traversait en bruissant émanait un charme discret et attirant. Les deux alpinistes